

Études littéraires



Clément Moisan, *Henri Bremond et la poésie pure*. Préface de Pierre Moreau, Paris, Minard, Bibliothèque des Lettres Modernes, no 11, et Québec, les Presses de l'Université Laval, 1967, 245 p.; *Les Débuts de critique littéraire* d'Henri Bremond, Paris, Minard, Archives des Lettres modernes, no 82, 1967, 56 p.

Marshall Lindsay

Volume 1, numéro 3, décembre 1968

Le Poète dans la société contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500048ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500048ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lindsay, M. (1968). Compte rendu de [Clément Moisan, *Henri Bremond et la poésie pure*. Préface de Pierre Moreau, Paris, Minard, Bibliothèque des Lettres Modernes, no 11, et Québec, les Presses de l'Université Laval, 1967, 245 p.; *Les Débuts de critique littéraire* d'Henri Bremond, Paris, Minard, Archives des Lettres modernes, no 82, 1967, 56 p.] *Études littéraires*, 1(3), 438–442.
<https://doi.org/10.7202/500048ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru^{dit}

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

logiste impitoyable. La distinction que rendra célèbre le futur chef-d'œuvre de Gobineau, entre les brutes, les imbéciles, les drôles et les fils de Roi y est implicite. *La chasse au caribou* est une histoire fort amusante où se décèle, ce qui nous semble un des traits les plus intéressants de notre auteur, cette ironie mordante à l'encontre des Français, dont le Laudon et surtout le ménage Gennevilliers des *Pléiades* feront aussi les frais, et que peuvent expliquer les idées politiques de Gobineau et le nomadisme de sa vie diplomatique : chauvinisme et diplomatie ne peuvent faire bon ménage. Quant à *Akrivie*, on s'étonne que M. Gaulmier trouve de l'intérêt à son intrigue romanesque, qui, à notre sens, n'est qu'un prétexte à évoquer des souvenirs de voyage et à exposer des théories philosophiques. Le style en est particulièrement lourd et l'humour gobinien, d'une si exquise qualité dans *les Pléiades*, s'y exprime dans des passages de cette sorte : « les cravates amples, larges, étoffées, de six pouces de hauteur, ornées de nœuds savamment étudiés, et d'une complication à faire perdre la tête à un gabier [...] », ce qui serait excusable s'il n'ajoutait : « [...] se couronnaient avantageusement de deux cols de chemise empesés, qui devaient être certainement en lutte perpétuelle avec les bords du chapeau, quand celui-ci recouvrait le chef des remarquables possesseurs de cette précieuse garde-robe ». M. Gaulmier précise d'ailleurs : « Nous retient surtout dans cette nouvelle la lumière qu'elle projette sur la vie sentimentale de Gobineau ».

Quel plus grand éloge faire à M. Gaulmier que de dire que son introduction et ses notes, scrupuleuses et nourries, ne font pas injure à la tradition de la nouvelle collection des *Classiques Garnier* ? Le lecteur susceptible, évidemment, peut se vexer qu'on lui indique

dans une note, qui est « le berger troyen » qui lutte « sur le mont Ida avec les trois déesses » (p. 141), et le lecteur qui n'est ni marin ni pêcheur et qui n'a pas de dictionnaire à portée de la main, peut regretter qu'on ne lui donne pas le sens de « faubert » ou de « boîte » (pp. 192 et 256). Mais ces réserves sont sans importance.

Voilà donc un ouvrage qui vérifie une fois de plus l'intérêt de la publication des œuvres dites mineures. Dire qu'il y a deux Gobineau, celui de *l'Essai* et celui de *Mademoiselle Irnois* est injuste, puisque ces deux aspects se retrouvent confondus dans *les Pléiades*. Mais le bruit fait autour de *l'Essai* a contribué à une interprétation partielle et faussée des *Pléiades*. C'est avec plaisir que nous découvrons le Gobineau rousseauiste d'*Akrivie* et de *la Chasse au caribou* : il ne contredit pas celui que nous connaissions, il le complète et le fait mieux comprendre.

Yves AVRIL

Université Laval

□ □ □

Clément MOISAN, **Henri Bremond et la poésie pure**. Préface de Pierre Moreau, Paris, Minard, Bibliothèque des Lettres Modernes, n° 11, et Québec, les Presses de l'Université Laval, 1967, 245 p. ; **les Débuts de critique littéraire d'Henri Bremond**, Paris, Minard, Archives des Lettres modernes, n° 82, 1967, 56 p.

L'importance de l'abbé Bremond dans l'histoire de la poétique fut de rapprocher la poésie avec la mystique, et c'est le mérite du premier de ces beaux livres de Clément Moisan que de mettre en valeur ce rapprochement et d'en exprimer les nuances. Non qu'il remplace la

thèse de H. W. Decker¹, qui demeure la meilleure analyse des documents relatifs au débat de la poésie pure, mais ce qui fait la valeur de l'ouvrage de M. Moisan, c'est qu'il accompagne Bremond avec compréhension et souplesse dans un pèlerinage à travers la pensée de Newman, de Fénelon des mystiques français et parvient avec lui à une nouvelle conception de la poésie, basée sur les découvertes rencontrées le long de cet itinéraire spirituel. Éloquent, bien documenté², ce livre donne une mise au point de la question de la poésie pure au moment où l'on s'y intéresse de nouveau, témoins la réédition chez Armand Colin de la vaste *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* et le colloque consacré à Bremond à Cerisy-La-Salle du 27 au 31 août 1965. Mais ne demandons pas à ce livre des solutions définitives aux problèmes soulevés par la poésie pure, car malgré le temps qui nous sépare du débat, malgré l'érudition que l'on voue à Bremond, celui-ci reste vivant et sa poétique ne cesse d'être actuelle à certains égards.

Il faut distinguer deux aspects dans l'histoire de la poésie pure. Il y a d'une part la polémique qui éclata dans la presse après la

conférence de Bremond devant les Cinq Académies en 1925 et qui mit aux prises l'abbé et Paul Souday chroniqueur littéraire du *Temps*, celui-ci se mettant en devoir de défendre la raison et la tradition. Le débat, auquel plusieurs écrivains se sont mêlés, dura six ans. Ce qui paraît étrange aujourd'hui dans cette controverse, c'est que les adversaires de Bremond se sont fréquemment trompés sur le sens de ses idées, qui n'avaient pourtant rien de très complexe. C'était en partie pour dissiper les malentendus que Bremond écrivit des « *Éclaircissements* » (repris dans *la Poésie pure*, 1926), *Prière et poésie* (1926) et *Racine et Valéry* (1930). Si le besoin de s'expliquer avec précision le força à nuancer et à développer considérablement ses vues, c'est cela également qui l'amena à se répéter assez souvent. Cela explique aussi le style bizarrement militaire qu'il dut employer contre des adversaires tenaces; ainsi traita-t-il le rationalisme de Souday de « char ailé de Voltaire transformé en tank »; ailleurs il parla de « mitrailleuse théologique », de « rationalisme blindé » et ainsi de suite.

D'autre part, l'idée de la poésie pure est le fruit d'une longue maturation intérieure; c'est là un côté moins connu du problème, celui sur lequel M. Moisan a raison d'insister. L'intérêt de l'essai sur *les Débuts de critique littéraire d'Henri Bremond* (travail d'autant plus important qu'il utilise des textes perdus dans des revues de l'époque) est qu'il décrit le point de départ de cette maturation. Dans des comptes rendus publiés entre 1894 et 1910, Bremond avait déjà pratiqué une critique basée sur l'intuition et la sympathie (« On ne comprend que ce que l'on aime », dit-il en 1909), et il avait développé des vues assez nettes sur le langage et la technique poétiques. Mais avant de pouvoir formuler une poétique cohérente, il lui fallait

¹ *Pure Poetry, 1925-1930: Theory and Debate in France*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1962.

² La documentation sur Bremond pose de grandes difficultés du fait qu'il n'existe pas de biographie sérieuse et objective et que les correspondances, volumineuses et sans doute très importantes relativement à la poésie pure ne sont pas rassemblées. M. Moisan, si je ne me trompe, ne cite aucune lettre de l'abbé. D'ailleurs, M. Moisan n'a pu profiter des discussions tenues à Cerisy-La-Salle, puisque son livre était en cours d'impression lorsque parut le volume des *Entretiens sur Henri Bremond* (Paris et La Haye, Mouton, 1967). Certains de ces entretiens sont du plus haut intérêt au point de vue qui nous concerne: ceux de J. Dagens et A. Blanchet sur le caractère de Bremond, celui de M. Nédoncelle sur Bremond et Newman, l'analyse pénétrante de G. Germain de *Prière et poésie*.

faire des recherches sur l'histoire de la spiritualité afin d'établir une base théorique et un vocabulaire approprié. Ainsi avec Newman il apprend que « les meilleures raisons de croire » sont dans la logique naturelle, dans le *real assent*, plutôt que dans la logique formelle. La « méthode d'approche » de Newman, et désormais celle de Bremond, « n'est pas philosophique mais psychologique et expérimentale ». Le cas de Fénelon et des autres mystiques permet à Bremond d'étudier à fond la psychologie des états de contemplation mystique et de l'assimiler à l'expérience poétique.

Or le mystère poétique est indicible, il ne peut être saisi par la connaissance, c'est là le parti pris fondamental de l'abbé Bremond. Seul le mysticisme nous en donne une idée adéquate. Cette « prise de conscience de Dieu présent en nous et qui agit en nous », M. Moisan la décrit à l'aide de textes de Bremond en soulignant le mécanisme psychologique qu'elle présuppose, à savoir l'opposition des deux moi — « les activités de surface » et « l'activité profonde ». (Bremond appelle cette dernière « votre vrai moi » ou « la fine pointe de l'âme » ; ailleurs il reprend les termes claudéliens d'*Animus* et d'*Anima*.) Il s'agit d'un état d'esprit auquel le mystique arrive « par suite d'une purge psychologique des activités de surface, rationnelles, imaginatives, sensibles, au profit de l'activité profonde qui se réalise à la fine pointe ». Telle est la *catharsis* ou suspension de l'intelligence que subit l'être au seuil de l'expérience mystique. C'est d'une façon semblable que Bremond, d'après M. Moisan, conçoit l'activité poétique :

« Le poète [...] éprouve un « *sentiment de présence* », « *s'unit à des réalités* » sans le secours de la raison et sans les troublantes agitations de la passion ; dans la

sérénité, dans la quiétude et presque dans l'extase mystique, s'élaborent l'union directe avec le monde et l'univers créé et — par suite d'une pacification de ses facultés de surface (la catharsis) — l'expérience même qui le fait poète. Cette sensation personnelle vécue par le poète se reproduit aussi chez le lecteur de poésie qui participe à cet état ».

Il s'agit donc d'une analogie dont l'un des termes éclaire l'autre. Cependant Bremond tient à ce que ce soit une analogie et rien de plus poussé, car si l'on se permet de comparer l'expérience du poète et celle du mystique, c'est seulement en tant que phénomènes psychologiques et humains ; il faut préalablement vider le mysticisme de tout contenu religieux et n'opérer la comparaison que sur le plan formel.

Mais peut-on parler de mysticisme en lui arrachant ainsi sa substance ? N'est-ce pas risquer de remplacer une expérience vécue par une forme vide ? En effet, écarter le mysticisme du plan spirituel, c'est le rendre susceptible d'analyse et de détermination positives, ce qui était loin de l'intention première de Bremond. Rien ne distinguerait plus l'état mystique de celui produit par des drogues hallucinogènes, de celui qui engendre l'écriture automatique. Bremond n'a pas poursuivi son analogie jusqu'au bout, et les limites qu'il s'est imposées ont eu pour résultat d'éloigner sa poétique de l'évolution de la poésie moderne, qui depuis Rimbaud jusqu'à Bonnefoy s'est définie si souvent, à tort ou à raison, par rapport aux divers mysticismes. Ces limites ont empêché Bremond de suivre sa pensée jusqu'à ses conclusions logiques, de montrer par quoi poésie et mystique se différencient, comme l'a fait effectivement Albert Béguin (dont parle brièvement M. Moisan) ou de

préciser leurs rapprochements essentiels comme l'a fait Rolland de Renévill dans *l'Expérience poétique* (que M. Moisan a tort, croyons-nous, de ne pas mentionner). Sur le plan théorique, Bremond a fini par s'enfermer dans un poétisme étroit.

Sur le plan esthétique, qu'apporta de neuf l'abbé Bremond ? Ici, le débat sur la poésie pure l'a poussé à adopter une attitude quelque peu paradoxale. Partant de la distinction de la forme et du contenu, il a constaté que ni l'une ni l'autre ne sont poétiques en soi. Ensuite il est arrivé à croire que tout dans la poésie est impur étant de l'ordre de la prose, et il a banni du royaume poétique non seulement raison et connaissance, mais aussi sensibilité, imagination, langage, symbole et musique verbale. La poésie pure est donc transcendante au poème, elle ne peut être qu'une réalité mystérieuse, que Bremond appelle tour à tour *je ne sais quoi*, *talisman*, *sortilège*, *fluide* ou *courant*. Elle est ce qui est transmis de l'état poético-mystique du poète à travers le poème au lecteur. Il n'y a donc pas de poésie à l'état pur, pas plus qu'il n'y a de mystique pure. Aussi Bremond est-il amené à préférer à la poésie l'état poétique : « ce qu'il fallait désormais prendre au sérieux, approfondir, exalter plus encore que les chefs-d'œuvre de la poésie, c'était l'expérience mystérieuse qui se trouve à l'origine de ces chefs-d'œuvre, le principe intérieur, le don pétique, et les ressorts invisibles que ce don actionne », écrit-il dans *la Poésie pure*.

Cependant si Bremond finit par exclure la poésie du poème, il ne cesse de revenir aux textes poétiques et de s'en émerveiller. Il avait la manie, souvent critiquée d'ailleurs, d'isoler tel vers de Virgile, de Malherbe, de Racine, voire de Malfilâtre, et de lui demander de livrer le secret qu'il cache. C'est

peut-être ce culte voué au *beau vers*, ce désir de comprendre la beauté du morceau poétique tout en lui laissant son mystère, qui reste le plus vivant aujourd'hui, malgré son manque apparent de sérieux. Ne s'agit-il pas, dans certaines analyses structurales, de poser la même question, de savoir distinguer, dans un vers donné, parfois le même vers que Bremond a choisi, entre poésie et prose³ ? C'est à ce propos que le dernier chapitre de la brochure de M. Moisan sur Bremond critique littéraire est le plus intéressant. On y voit l'abbé rendant compte de l'actualité poétique, à partir de principes pour la plupart formels, louant Moréas, fustigeant les disciples de Heredia (sans épargner Heredia lui-même), toujours après un examen soigné du texte. Cela est fort agréable à lire, car Bremond écrit avec une verve extraordinaire. Mais ceci nous amène à poser une dernière question, celle que M. Moisan va peut-être aborder dans un ouvrage ultérieur et qui concerne la place occupée par le langage dans la critique et la poétique d'Henri Bremond. Si celui-ci a peu écrit sur le langage de la poésie en tant que tel, certaines de ses déclarations ne supposent-elles pas un ensemble de convictions et de préjugés envers la parole qu'il serait utile de préciser ? Ainsi l'on en arriverait peut-être à résoudre le paradoxe apparent qu'il y a entre Bremond critique textuel et Bremond théoricien de la poésie pure, entre l'amateur du beau vers et celui qui ne voit dans tout phénomène de langage qu'un « auxiliaire du discours ».

Henri Bremond prend place dans un débat qui dépasse celui de la poésie pure et qui remonte au XVII^e siècle, lors de la dissociation de la connaissance rationnelle et de la connaissance intuitive. Il

³ Cf. Jean Cohen, *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion, 1966, pp. 31-37.

représente même un cas limite de la position intuitionniste dans son exigence de pureté qui exclut presque tout dans le domaine des arts comme impur. La poésie devient chez lui état mental, elle est condamnée à rester toujours virtuelle. On voit là, du même coup, la grandeur et l'échec d'une pensée qui voulut demeurer pure elle-même en se défendant contre tout compromis.

Marshall LINDSAY

University of California (Davis)

□ □ □

André BRETON et Philippe SOUPAULT, **les Champs magnétiques**, suivi de **Vous m'oubliez** et de **S'il vous plaît**, Paris, Gallimard, 1967, 192 p.

Les Champs magnétiques, dont les premiers extraits parurent en 1919 dans la revue *Littérature*, ont été replacés au centre de l'actualité par une sorte de polémique diffuse. Assez diverses ont surgi les réponses à cette question d'ordre majeur : l'entreprise commune d'André Breton et de Philippe Soupault s'inscrit-elle dans la tradition du Symbolisme ou intronise-t-elle le Surréalisme ? Tiendra-t-on les auteurs pour surréalistes *avant* 1920 ? M. Sanouillet voudrait nous faire dire : *après*. Après Dada, naturellement.

La réédition des *Champs* et des deux sketches vient à son heure pour dissiper les équivoques ; il suffit d'une lecture, ou d'une relecture, pour nous édifier sur le caractère d'absolue évidence poétique que revêtent de pareilles pages. Elles ont sacré Breton écrivain surréaliste (ou penseur, ou mage, ou pape, peu importe), comme elles ont transformé le don d'improvisation particulier à Soupault. La première expérience surréaliste digne du nom

s'effectua dans ce laboratoire du langage, *les Champs magnétiques*. Ensuite se produira la secousse dadaïste, belle occasion pour un chacun de jeter sa gourme. Quoi de moins contesté ? *Vous m'oubliez* et *S'il vous plaît* servirent à meubler, c'est assez connu, les « soirées Dada » des 27 mars et 26 mai 1920. Publié pour la première fois, le dernier acte du second sketch n'est rien d'autre qu'une provocation au public, à qui on passe d'ailleurs la parole :

« Depuis quelque temps, sous prétexte d'originalité et d'indépendance, notre bel art est saboté par une bande d'individus dont le nombre grossit chaque jour et qui ne sont, pour la plupart, que des énergumènes, des paresseux ou des farceurs ».

Le caractère insolite du propos (exprime le « fonctionnement réel de la pensée ») et la méthode (l'écriture automatique), voilà qui rend vaines les cogitations d'une certaine critique. Libre à elle d'exhumer le passé, folklorique et tumultueux, des années 20 et suivantes. Le registre des *Champs magnétiques* fait office d'état civil : il était urgent de le rouvrir pour y lire — en lettres de poésie — la naissance du Surréalisme.

« On sait maintenant que la poésie doit mener quelque part ». Le mot de Breton est des plus révélateurs : tout a commencé par le langage, pour finir peut-être ailleurs. Mais *les Champs* ont gardé intacte leur saveur de « début du monde », leur spontanéité. Grâce à eux, quelque chose de neuf est apparu en littérature : tour de force que les auteurs ne pourront guère répéter. (Une saynète comme *Vous m'oubliez* recueille les retombées de l'explosion. Déjà la réussite paraît moindre.) D'où leur viennent cette résonance unique, cette vibration si durable ? La plupart du temps, et de bonne foi, les critiques